Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN, dirs,
Guide des humanités environnementales

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll.
environnement et société, 2016, 632 pages

David Chemeta

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10957>
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10957
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 461-463
ISBN : 978-2-8143-0313-3
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

David Chemeta, « Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN, dirs, *Guide des humanités environnementales* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10957> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10957>

Paraissant aux éditions Canopé, dans la collection « Maîtriser », l'ouvrage de Marie-France Blanquet constitue pour les professionnels de la documentation comme pour les étudiants se destinant à ces métiers et aux concours qui permettent de les intégrer; un tour d'horizon passionnant, original et engagé de l'histoire, des notions et même des problématiques et enjeux qui en ont conditionné l'émergence et la formalisation ou qui en conditionnent aujourd'hui l'exercice, dans sa diversité et sa complexité. Temps, hommes et femmes, institutions, organismes, manifestations, concepts et mots, objets techniques sont nombreux à être présentés et envisagés par l'auteure avec un regard qui veut soit insister sur leur rôle prééminent, soit faire découvrir leur importance réelle, sous-estimée à ses yeux, soit encore indiquer leur place dans les évolutions historique, technique ou scientifique qui ont affecté le domaine.

L'engagement est sans doute un maître mot pour Marie-France Blanquet et ici, c'est dans deux directions qu'il se développe. D'abord, elle s'engage pour le métier; et le livre lui-même en constitue une manifestation; par le biais d'une présentation de son histoire et de ses notions essentielles, elle peut insister sur son importance et ses spécificités et elle sait également valoriser son rôle en des temps où son existence même peut sembler menacée. C'est aussi un engagement pour les usagers: c'est toujours en pensant aux usagers des bibliothèques, CDI, et autres outils et ressources divers et variés que l'auteure indique quels sont les fondamentaux qui sont en jeu dans les évolutions du domaine, les plus récentes en particulier, avec le numérique.

Cette mise en perspective théorique, logique et chronologique s'appuie sur des ressources riches et passionnantes, dont l'auteure propose une analyse roborative, on pense, entre autres à la manière dont les travaux et les apports de Paul Otlet, Suzanne Briet ou encore Charles Ammi Cutter sont mis en avant et présentés de façon synthétique et dynamique. Pour prendre un autre exemple, on citera les pages 99 à 106 consacrées au métier de professeur-documentaliste en établissement scolaire dans lesquelles Marie-France Blanquet propose un point synthétique et éclairé qui permet de mieux envisager la fonction dans ses tensions et ses spécificités.

Plus largement, il se dessine ici une image précise des métiers de la documentation; leur multiplicité, leur diversité et les difficultés liées à la définition des missions et tâches qui vont avec, n'empêchent pas Marie-France Blanquet d'esquisser les contours d'un métier d'aujourd'hui, passionnant, conditionné par les

récentes évolutions technologiques et informationnelles qui le rendent indispensable, et tourné vers les autres, les professionnels avec qui on collabore et surtout, *in fine*, les usagers, qui sont au centre des préoccupations et des activités du documentaliste.

Bernard Heizmann

Crem, ESPÉ, université de Lorraine, F-54000
bernard.heizmann@univ-lorraine.fr

Aurélié CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN, dirs,
Guide des humanités environnementales

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion,
coll. environnement et société, 2016, 632 pages

Comme le titre de l'ouvrage l'indique – *Guide des humanités environnementales* –, il s'agit moins ici d'un recueil d'articles que d'un « guide », chacune des contributions analysant un thème de la réflexion sur l'environnement proposée par les « Humanités » et regroupant donc sciences sociales, politiques, culturelles ou encore ethnologiques. Le cœur de l'ouvrage se compose de deux axes: le premier prend à tâche de discuter certains points théoriques des études sur l'environnement et s'intitule « Comment penser la nature ? », le second se posant la question « Comment vivre avec la nature ? » et traitant de certains problèmes soulevés par les rapports que l'Homme entretient avec la nature.

Dès l'introduction, les trois auteurs – Aurélié Choné, Isabelle Hajek et Philippe Hamman – préviennent: le point de départ est l'idée même d'une « crise » dans l'idée de nature, remise en question avec de plus en plus d'insistance. Si la notion de nature, surtout dans l'opposition nature/culture, fut centrale dans le développement intellectuel de l'occident et se retrouve aussi dans les champs nouvellement apparus des *Human-Animal Studies* notamment, les études récemment menées mettent en lumière à la fois la dimension historiquement mouvante de la représentation de la nature et sa dimension critique. Les auteurs soulignent à quel point ces recherches remettent en question cette dualité nature/culture, en détruisant les barrières qui retiennent la nature hors de la culture, et l'homme hors de la nature, dans des champs aussi divers que les sciences politiques (autour des politiques environnementales), de la sociologie ou de l'histoire environnementale. À cet égard, la multiplication des manuels (*handbooks*) sur la question de l'environnement et la « montée en force des *Environmental Studies* comme une spécialité reconnue au sein de disciplines des Sciences Humaines et Sociales » (p. 19) sont frappantes. Pourtant, les

auteurs regrettent l'absence d'un ouvrage de référence qui aurait un point de vue interdisciplinaire, d'autant plus que ces champs de recherche sont bien plus établis dans le monde anglo-saxon que dans le monde francophone. C'est cette question de l'émergence des « Humanités environnementales » en Europe qui est posée dans l'ouvrage, en ouvrant le panorama à des recherches les plus variées possible.

La première partie, « Comment penser la nature ? », traite donc de la « production des savoirs sur la nature » (p. 21). Si les disciplines abordées sont diverses, allant de la philosophie à l'ethnologie en passant par la psychologie, les *Cultural Studies* ou encore les études sur l'urbanisme, un point commun se dessine malgré tout dans ces 29 articles : la complexité des approches sur la nature, qui mènent *in fine* à la remise en question des savoirs que l'on pensait acquis jusqu'à présent. Plusieurs exemples illustrent cette idée : dans son intervention sur l'« Approche philosophique de la nature », Catherine Larrère (pp. 31-40) invite par exemple à « sortir de la modernité », et ainsi « sortir de la nature » (p. 36). Si elle admet qu'on « ne se débarrasse pas si facilement de la nature » (p. 37), elle note néanmoins la plasticité du naturalisme et insiste sur la nécessité de sortir d'une approche purement mécaniste de la nature. De la même manière, Catherine Repussard, explorant les origines de l'écologie politique dans l'espace germanophone (pp. 103-112), tire un bilan contrasté de son évolution, en insistant sur l'ambivalence de la question écologique dans les mondes germanophones, pris souvent entre deux feux dans ses deux dimensions, l'écologie et la protection de l'environnement d'une part, le projet politique, souvent conservateur, parfois progressiste, mais presque toujours hostile au capitalisme d'autre part, concluant que cette évolution est toujours restée « aux prises avec la *mental map* de l'époque » (p. 110), hier comme aujourd'hui. Un troisième exemple de cette remise en question des savoirs sur la nature se trouve dans l'article d'Éric Navet dans le champ de l'ethnoécologie, intitulée « De l'anthropogéographie à l'ethnoécologie : l'évolutionnisme social est-il aussi un évolutionnisme de la nature ? » (pp. 277-286). Résumant en quelques pages cette vaste question à la frontière entre sciences sociales et biologie, Éric Navet souligne le prolongement de l'évolution, de la nature à la culture, et montre également, en reprenant à son compte le caractère central qu'accordent les sociétés traditionnelles à la nature, que « toute ethnologie ne peut être autre chose qu'une ethnoécologie » (p. 284), au sens où les rapports humains ne sauraient s'étudier sans les rapports que les humains entretiennent aussi avec la nature, nous invitant par là à repenser notre vision de l'ethnologie elle-même.

Enfin, il faut souligner, et ces trois exemples le montrent, que quelque théoriques et arides que puissent paraître ces questionnements sur la production de savoirs sur la nature, chacun des auteurs s'attache, d'une part, à souligner leur importance au sein des débats universitaires, mais aussi politiques, jusqu'au cœur du *xxie* siècle (car c'est leur caractère actuel qui est montré par les remises en questions que proposent les auteurs), et d'autre part, à montrer combien ces débats théoriques peuvent avoir de conséquences, parfois même au quotidien, sur chacun individu.

Cette actualité des questions posées est manifeste dans la deuxième partie – « Comment vivre avec la nature ? » – dans laquelle la politique cohabite souvent avec la médecine, le droit ou la sociologie. La seconde partie commence opportunément par une analyse de trois des quatre éléments fondamentaux que dégageait naguère Empédocle : le feu est traité par Annie Zdenek (pp. 337-344), l'eau par Rémi Barbier et Sara Fernandez (pp. 345-354), et l'air par Isabelle Roussel (pp. 355-362). La terre étant présente tout au long de la partie comme une sorte de fil rouge tacite, dans les questionnements sur les catastrophes naturelles ou les inégalités environnementales par exemple. Cette partie s'attache donc à l'analyse des rapports entre l'Homme et la nature, appelant à la fois à exploiter ses bienfaits (dans le cadre de la naturopathie pour Marc Cluet [pp. 479-490] par exemple), tout en respectant ses limites, pour des raisons aussi bien pragmatiques qu'éthiques. Ici encore, plusieurs cas peuvent être cités. Le premier est abordé par Barbara Lafond-Kettlitz qui étudie « l'esthétique des Alpes suisses et autrichiennes dans les discours littéraires » du *xviii*e au *xxe* siècle (pp. 373-382). Dans le cadre d'une étude sur les « Humanités environnementales », cette intervention a un double intérêt : d'un côté, elle souligne le caractère poreux des frontières disciplinaires, puisqu'en analysant des textes littéraires, elle construit l'image, fortement politisée, d'une chaîne de montagne soumise à l'« instrumentalisation à des fins politiques, économiques et idéologiques », et donc la « nécessité d'une perception écologique » (p. 380). D'un autre côté, Barbara Lafond-Kettlitz montre le caractère actuel des enjeux qui entourent les Alpes suisses, la fascination qu'exercent aujourd'hui encore, et peut-être plus que jamais, ces montagnes, et ainsi, le pouvoir qu'exerce la nature au cœur même d'une époque moderne. Un autre exemple est celui de Guillaume Christen, analysant la « transition énergétique » (pp. 583-592), sujet on ne peut plus actuel, comme une « problématique sociale » (p. 585). Ici aussi, les disciplines se croisent, entre science politique, sociologie, mais aussi brièvement l'économie, puisque, comme l'auteur le souligne, le système énergétique est étroitement lié au « modèle technico-économique de production et de

diffusion de l'énergie » (p. 585). En analysant l'inégale répartition des savoirs sur la transition énergétique au sein des différents groupes sociaux, Guillaume Christen met en lumière une problématique abordée implicitement au cœur de l'ouvrage : la production des savoirs doit aussi s'accompagner de leur diffusion. De ce fait, la contribution montre à la fois combien la relation à l'environnement est un problème actuel, mais aussi à quel point l'établissement et la diffusion de savoirs sur les « Humanités environnementales », qui est aussi l'ambitieux objectif de cet ouvrage, sont primordiaux.

Le vaste éventail des thèmes abordés dans cet ouvrage et la qualité des contributions proposées font de ce *Guide des Humanités environnementales* un ouvrage majeur pour les *Environmental Studies* francophones. Toutefois, on regrettera peut-être que, malgré certains ponts effectués, le choix du sujet interdisait une confrontation intéressante avec d'autres disciplines (biologie, climatologie, économie...) qui aurait sans doute pu enrichir l'analyse. Peut-être pour le prochain tome ?

David Chemeta

Études Germaniques, université de Strasbourg, F-67000
dchemeta@gmail.com

Carole DESBARATS, *The West Wing. Au cœur du pouvoir*
Paris, Presses universitaires de France, 2016, 182 pages

Dans la production de séries télévisuelles consacrées à la dramaturgie politique, *The West Wing* (À la Maison blanche) se distingue par la qualité de sa narration, la puissance de son répertoire scénographique ainsi que par son souci d'une articulation précise aux questions contemporaines. Dans ce petit livre enlevé, Carole Desbarats relève les traits principaux permettant d'expliquer le succès d'audience autant que d'estime de *The West Wing*. Reprenant, comme une sorte de mise en abîme, les procédés scénaristiques du directeur d'écriture et inventeur de la série Aaron Sorkin, Carole Desbarats ouvre son propos sur le premier épisode test (le pilote) marqué par l'attention portée au spectateur. Si le « *walk and talk* » des acteurs permet de nouer des histoires personnelles, géopolitiques, locales ou collectives dans une même trame, ce n'est jamais aux dépens de ceux qui regardent. Le scénario se déploie toujours de telle façon que les bribes d'informations finissent par composer une texture narrative parfaitement discernable. Carole Desbarats insiste sur un deuxième point très important qui permet de cerner l'intérêt de la série : l'approche des rouages complexes de la maîtrise politique d'une puissance mondiale par ses aspects les plus ordinaires. S'appuyant sur les propositions du philosophe américain Stanley Cavell, Carole Desbarats met en exergue cet

appétit scénaristique très ancien pour la banalité (les trajets automobiles, la prise des repas...), cadre filmique idéal pour déployer les grandes questions politiques contemporaines. Cet « ordinaire bien américain » (p. 44) que la série met en scène, c'est d'abord une machinerie politique qui est toujours donnée dans sa matérialité la plus sommaire. Reprenant sur ce point les conclusions du philosophe Stanley Cavell qui a montré comment « la pensée américaine, l'art américain ont inventé l'ordinaire » (p. 47), Carole Desbarats montre comment les personnages de *The West Wing* font de l'insignifiant le point de départ d'une érudition foisonnante. Il n'y a pas de matière anodine dans le travail politique de la série : la connaissance la plus précise de tous les phénomènes importe davantage que la mise en exergue d'une situation exceptionnelle. Les replis les plus quotidiens du monde sont des réservoirs potentiellement infinis d'une érudition mise au service de l'action publique. Les références au cinéma de Frank Capra (et notamment à *Mr. Smith goes to Washington* [p. 53]) témoignent du souci proprement politique des scénaristes et réalisateurs de *The West Wing* d'installer la question du bien commun au cœur de la série.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à « la galaxie Sorokin », c'est-à-dire à ceux qui ont donné corps, plastiquement, à cette sorte d'utopie politique qu'est la série. Carole Desbarats retrace la carrière d'Aaron Sorokin le créateur de *The West Wing* et principal scénariste des quatre premières saisons. Entre « théâtre, cinéma et télévision » (p. 59), Aaron Sorokin a surtout travaillé sur des récits se situant « dans des milieux aux rituels très structurés » (p. 60). Il est dommage que l'ancrage socio-biographique ne soit pas plus précis, car on aimerait comprendre quels ont été les modes de socialisation d'Aaron Sorokin le situant à ce point précis du champ de la création télévisuelle où s'articulent l'attention à la chose publique (la politique, les médias...), la puissance de la stratégie et la croyance en une bienveillante érudition. Certes, Carole Desbarats retrace les origines directes de *The West Wing* (notamment le film, sorti en 1995, *The American President*, réalisé par Rob Reiner et scénarisé par Aaron Sorkin), mais il resterait à explorer l'état concret des rapports de force qui organisent la position d'Aaron Sorokin.

Cependant, l'ouvrage est plus précis sur les continuités scénaristiques qui assurent la cohérence de la série bien après le départ d'Aaron Sorokin : la structure filmique (le « *walk and talk* ») et la relative stabilité des réalisateurs (Akex Graves, Christopher Misiano notamment) et chef opérateur (Thomas Del Ruth) contribuent à l'unité de l'œuvre sérielle. Car à la philosophie politique des scénarios s'ajoute une recherche – bien détaillée par Carole